

Alexandre Gillet  
Université de Genève

## Les champs de l'atopie

Et cet « horizon du monde », une espèce de crête entre savoir et non-savoir, est affaire de poésie<sup>1</sup>.

Kenneth White, *Introduction à l'atopie ou le grand jeu blanc*

« Kenneth White est-il un poète qui voyage ou un voyageur dont l'errance fait surgir la poésie<sup>2</sup>? » Je pourrais faire mienne cette question posée par Robert Bréchon en 1979, en introduction à l'article intitulé « Vers un yogui occidental ». Je pourrais aussi faire mienne l'errance en question et imaginer que l'on puisse, à la suite du poète, comme en passant, engager un dialogue avec les lieux – lieu après lieu – pour atteindre à un certain non-lieu. Je pourrais même aller un peu plus loin et explorer plus profondément l'atopie telle qu'elle est pratiquée par le poète-penseur. En d'autres mots, partir en reconnaissance et essayer d'arpenter le terrain, précaire s'il en est et lieu de l'expérience topique/atopique. Terrain où dès lors je tenterai de dessiner une « aire de reconnaissance », une « géographie fragmentaire<sup>3</sup> » qui soient néanmoins traversées par une logique, une pensée, ambulantes s'il le faut.

Cette tentative d'exploration a pour point de départ la topologie heideggerienne et s'inscrit en vis-à-vis de l'idée énoncée par Robert Bréchon qui voit dans l'errance whitienne deux moments distincts; c'est-à-dire la recherche du lieu,

---

<sup>1</sup> Kenneth White, « Introduction à l'atopie ou le grand jeu blanc », *Po&sie*, n° 4, 1978, p. 87.

<sup>2</sup> Robert Bréchon, « Vers un yogui occidental », *Critique*, n° 383, 1979, p. 355.

<sup>3</sup> Kenneth White, « L'Esprit insulaire », *Sillex*, n°s 18/19, 1980, p. 191.

Alexandre Gillet, « Les champs de l'atopie », Rachel Bouvet et Myra Latendresse-Drapeau [éd.], *Errances*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 13, 2005, p. 13-29.

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

de lieu en lieu, et celle subséquente mais point seconde « d'un "non-lieu" qui soit le lieu suprême<sup>4</sup> ». Chacun de ces « moments-lieux » initiant à son tour de nouveaux parcours, tant l'appétence, l'attrait pour les lieux et non-lieux paraît, chez le géopoéticien, inaltérable. En fait, il s'agit désormais d'envisager un au-delà mais aussi un en deçà à l'errance pratiquée par Kenneth White et de voir si cette dynamique se laisse approcher, malgré sa complexité croissante. Bref, il s'agit de se retourner sur une pensée, un savoir qui soient en relation intime avec une pratique, une expérience des lieux. Ce faisant, ouvrant de nouveaux champs tant à l'expérience de la pensée, qu'à la pensée de l'expérience.

Avant d'initier cette randonnée dans le champ géopoétique en général et plus précisément dans ceux de l'atopie – champs qui demeurent pour nous encore un horizon –, il est nécessaire de se retourner sur l'étymologie du terme « atopie », titré de vrai-faux néologisme par Michèle Duclos, et sur son interprétation whitienne. Je cite longuement :

Bien que d'un emploi rare, le terme "atopie" intervient dans l'*Apologie de Socrate* (Budé 26<sup>e</sup> p. 152) où le philosophe est accusé d'ajouter foi aux théories matérialistes d'Anaxagore concernant le soleil et la lune, "*tanta [...] ovos atopa onta*", une opinion sortant de l'ordinaire, insolite, déplacée. Ici, [ajoute-t-elle] comme souvent, le poète charge positivement, dynamiquement, son emprunt. Le terme se définit d'abord en opposition à "utopie" comme un "ici-maintenant" à un ailleurs-nulle-part-à-venir. Le déchiffrement du vocable peut se faire en double diagonale en démontant le préfixe "a" à la fois privatif et [...] représentation de l'origine. "Topos" évoque un lieu géographique – "*locus is a wild thing*"<sup>5</sup> écrit Olson, cité par le poète qui utilise le terme latin et non plus grec. Les "topoi" aristotéliens sont, sur

<sup>4</sup> Robert Bréchon, *op. cit.*, p. 361.

<sup>5</sup> « [...] littéralement, le lieu, *locus*, est quelque chose de sauvage, c'est-à-dire de non-dompté, de non domestiqué, de non cultivé. » (Kenneth White, *Une Apocalypse tranquille*, Paris, Grasset, 1985, p. 32.)

ALEXANDRE GILLET

un plan intellectuel, des concepts compartimentés, que le poète rejette comme trop figés. Libre au lecteur ensuite de construire sa version à partir de ces données croisées. Refus des “topoi” et de la logique aristotéliens, naissance d’un (ou de plusieurs) lieux inédits, inconnus, originaires : les deux faces d’une même radicalité<sup>6</sup>...

L’atopie ainsi présentée s’affiche clairement en dehors, ou tout au moins à côté des topiques (lieux communs du discours) les plus courants. Aussi, se distingue-t-elle d’une utopie tant historique que géographique (ou d’ « un ailleurs-nulle-part-à-venir »), pour s’approcher de manière quelque peu paradoxale d’un certain « désir de lieu ». Car dans l’atopie, le lieu ne disparaît pas. Il peut apparaître quelque peu distant et difficile à approcher, pourtant il n’est jamais absent. Dans « atopie », il nous faut dorénavant aussi lire a-topie, lieu originaire. Dans cet esprit, le non-lieu se trouve requalifié et le *nulle part* devient un « presque partout ». Tant et si bien qu’il nous faut poser la question suivante : où est le lieu ?

Tout à l’allant, sur les chemins d’une errance autant pensée que pratiquée, Kenneth White pose justement cette question. Ce faisant, il va s’agir pour lui de jouer avec certaines frontières et limites propres à la logique aristotélienne. Dans cet esprit, ce qui importe dorénavant est d’entrer en contact avec le lieu d’une manière aussi franche que possible, et de faire fi des catégories et des discours généralisants.

Au travers du passage de l’utopie à l’atopie, l’enjeu est également de requalifier l’errance, dont l’objet, je le rappelle, est de retrouver ce lieu qui n’a de cesse de nous échapper; parce que « sauvage ». Une errance durant laquelle il s’agira d’expérimenter, d’étudier et de dire un monde désormais ouvert. Une errance qui va, de notre part, nécessiter la recherche et « l’acquisition d’une *autre* pensée, d’une *autre* manière d’être<sup>7</sup> ».

---

<sup>6</sup> Michèle Duclos, « La langue de l’aurore et de l’origine », Michèle Duclos [éd.], *Le Monde ouvert de Kenneth White*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1995, p. 56-57.

<sup>7</sup> Kenneth White, « Introduction à l’atopie ou le grand jeu blanc », *op. cit.*,

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

### 1

Littéralement « pensée des lieux », la *topologie* heideggérienne nous conduit très vite aux limites d'une pensée arc-boutée sur elle-même et non située. Je rappelle ici l'étymologie du mot limite et le fait « qu'en latin *limes* ne signifie pas seulement "frontière" (d'un empire, par exemple) mais aussi un simple chemin de terre entre deux champs<sup>8</sup> ». Sur de telles « limites », il est donc envisageable de cheminer. La topologie heideggérienne, en tant que *pensée située*, inaugure un tel cheminement pour, ce faisant, mettre en mouvement la pensée.

Si justement nous revenons à la « pensée » heideggérienne, il faut nous retourner sur la définition qu'en donne le philosophe : « La pensée », pour Martin Heidegger, « n'est pas un moyen pour connaître (*das Denken is kein Mittel zum Erkennen*). La pensée trace des sillons dans l'aire de l'être<sup>9</sup> ». Dépassant le seul champ de l'épistémologie, son cheminement devient dès lors plus prégnant et, pas après pas, plus solidaire d'une pratique. Dans le texte « Le chemin de campagne », Martin Heidegger expose bien cette idée :

C'est toujours à nouveau que la pensée, aux prises avec les mêmes écrits ou avec ses propres problèmes, revient vers la voie que le chemin trace à travers la plaine. Il demeure, sous les pas, *aussi près* de celui qui pense que du paysan qui s'en va faucher aux premières heures du matin<sup>10</sup>.

Voici apparaître une pensée non dévoyée des lieux. D'ailleurs, il ne faut pas voir ici un localisme quelconque. Car dans son rapport au lieu, très vite, la pensée fait fi des limites établies, à l'instar de celle distinguant le proche du lointain. Le poète

---

p. 89.

<sup>8</sup> Kenneth White, *Limites et Marges*, Paris, Mercure de France, 2000, p. 8.

<sup>9</sup> Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1976, p. 157.

<sup>10</sup> Martin Heidegger, *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 9-10. [je souligne]

ALEXANDRE GILLET

argentin Roberto Juarroz nous donne un contrepoint à cette idée quand il évoque le courage insolite du langage poétique, bien que ce courage « commence souvent en allant tout près, au plus près, comme tout commence au plus près, de l'amour à l'infini<sup>11</sup> ». La topologie heideggérienne serait avant tout une pensée du proche, du lieu qui nous accueille. Une pensée néanmoins, et nous l'avons vu précédemment, non enfermante, et toujours cheminante, allant de l'avant, reliant dorénavant le proche et le lointain dans une certaine proximité.

Ce que nous devons désormais entendre par « proximité » n'est, dans cet esprit, autrement saisi que comme une « suite » de proximités. Toujours dans le même texte est évoquée une telle rencontre dans son itération et son itinération : « Les mêmes champs, les mêmes pentes couvertes de prairies font escorte au chemin de campagne en toute saison, *proches* de lui *d'une proximité toujours autre*<sup>12</sup> ».

Dans « Sérénité », texte publié en 1959 où sont détaillées dans leurs différences la pensée qui calcule et la pensée qui médite, différences qui tiennent surtout dans le rythme des deux pensées – si la seconde chemine et médite, la première court et ne s'arrête pas –, nous retrouvons la question de la proximité précisée. Cette fois, le proche y apparaît clairement comme ce qui, paradoxalement, est difficile d'approche. Cette idée s'inscrit dans une topologie cheminante. « [Le] chemin vers ce qui nous est proche », nous dit Martin Heidegger, « est toujours le plus long et par conséquent le plus ardu. Le chemin est une voie de méditation<sup>13</sup> ». Pourquoi une telle approche est-elle rendue aussi pénible et difficile? Parce que, selon Heidegger,

la pensée méditante exige de nous que nous ne nous fixions pas sur un seul aspect des choses, que nous ne soyons pas prisonniers d'une représentation, que nous ne nous lancions pas sur une voie unique dans une seule direction.

<sup>11</sup> Roberto Juarroz, *Poésie et réalité*, Paris, Lettres vives, 1995, p. 55.

<sup>12</sup> Martin Heidegger, *Questions III, op. cit.*, p. 11. [je souligne]

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 176.

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

La pensée méditante exige de nous que nous acceptions de nous arrêter sur des choses qui à première vue paraissent inconciliables<sup>14</sup>.

Nous avons là le préambule (du latin *praeambulus*, de *praeambulare* « marcher devant »), que nous cherchions, vers « une pensée atopique (non-aristotélécienne et non-personnaliste)<sup>15</sup> ».

### 2

Dans la « Lettre du littoral », Kenneth White lui-même nous propose une relecture de quelques aphorismes écrits par le philosophe allemand. Pour notre propos, je cite longuement :

Que la pensée soit poésie demeure encore sous le voile.

Là où il se montre, ce trait de la pensée évoque pour un long temps l'utopie d'un entendement poétique à demi.

Mais le poème de la pensée est en vérité la topologie de l'être.

Elle lui dit le site où il déploie son règne.

Face à cette traduction [nous dit Kenneth White] je dirais peut-être "atopie" à la place d'utopie (qui évoque trop dans notre langage des projections idéalistes et hâtives) et à la place de "règne", avec ses connotations mystico-politiques, je me contenterais de "champ", mais, questions de vocabulaire mises à part, avec ces quelques phrases indicatrices, nous entrons dans le territoire. Quelque chose *commence*, une pratique, une activité qui n'est ni "philosophique", ni "scientifique", ni "poétique" au sens banal du mot, mais qui consiste à se mouvoir dans un lieu (espace et temps), et à dire ce que l'on a autour de soi et devant soi<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Kenneth White, « Introduction à l'atopie ou le grand jeu blanc », *op. cit.*, p. 89.

<sup>16</sup> Kenneth White, *Une Apocalypse tranquille*, *op. cit.*, p. 31-32.

## ALEXANDRE GILLET

Nous pouvons remarquer que ce rapprochement en forme d'ouverture est réitéré dans un autre texte de Kenneth White, lequel porte sur l'œuvre-vie de Henry David Thoreau. Dans « Philosophie de la forêt » sont de la sorte détaillées les notions de topologie de l'être, d'utopie et d'atopie. Cette fois-ci, ces deux dernières sont opposées de manière plus franche encore. Si nous y gagnons une nouvelle définition de l'utopie, nous voyons par ailleurs la notion de topologie précisée. Nous quittons véritablement l'histoire pour la géographie :

Thoreau ne cherche pas une utopie, il crée une atopie. Une utopie, c'est une projection à partir d'un point (relatif) situé dans la topologie commune. Une atopie se situe à *côté de*, à l'écart de la topologie commune. Beaucoup plus radicale, celle-ci ouvre davantage de perspectives et peut se développer<sup>17</sup>.

### 3

Nous voici rendus dans le champ de la géopoétique. Il est temps, et c'est peut-être le lieu, de revenir ici à une « définition » de ce dernier. Le « champ » est une notion que l'on retrouve en effet très fréquemment dans l'œuvre de Kenneth White. Elle souligne pour ce dernier une volonté farouche de quitter le domaine trop normé et apparemment stérile des disciplines ou des genres (littéraires). Le champ transgresse précisément la notion de limite. Elle-même si intimement liée à la question de l'analyse, et marque des disciplines de toutes sortes. Le champ s'inscrit aussi directement contre l'idée de discipline, sa transdisciplinarité affichée lui permettant de réinvestir la limite d'une potentialité exploratoire. Faisant ainsi feu de tout bois, nous pouvons, sur lui et au travers de lui, cultiver toutes sortes de choses. Il demeure que le sol qui l'accueille doit réserver une certaine fertilité, un certain potentiel. Ceci apparaît clairement quand Martin Heidegger évoque les aléas de notre aptitude à penser, aptitude quelquefois laissée en friche. Nous pouvons être dénués de pensées, « nous ne renonçons pas au pouvoir que

<sup>17</sup> Kenneth White, « Philosophie de la forêt », *Cahier de L'atelier du héron*, n° 1, automne 1994, p. 77.

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

nous avons de penser. [Ainsi] seul peut rester en friche un sol qui est en soi fertile, par exemple un champ<sup>18</sup> ». Cette même idée est explicitée lorsque Kenneth White trace les contours d'une « culture (individuelle) », culture qu'il entend comme « la manière dont l'être humain se conçoit, se travaille et se dirige<sup>19</sup> ». Le travail de la culture n'est plus très éloigné de celui de l'agriculture – se cultiver et cultiver – et le parallèle est ainsi établi :

Si pratiquer l'agriculture, c'est tenter de faire rendre à un champ ce qu'il peut donner de meilleur, pratiquer la culture (humaine), c'est essayer de faire rendre au champ de l'être humain le maximum d'être : de présence, de perception, de compréhension, d'expression, de communication<sup>20</sup>.

Le champ vient aussi à se transformer en chant lorsque le poète, en route pour le Grand Nord, vers le lieu le plus éloigné (*Ungava*), à travers le Labrador, envisage ce dernier non seulement comme un espace géographique mais aussi comme un champ du travail : « Dans le mot même, nous dit-il, je lisais *laborare* et *adorare*<sup>21</sup> ». Un chant et un champ en constante élaboration :

Si nous nous engageons dans le champ du savoir, si nous nous préoccuons de techniques et de connaissances, si nous recherchons le vrai [écrit Robert Duncan dans *Towards an Open Universe*] ce n'est pas pour arriver à une conclusion, mais pour nous maintenir exposés à ce que nous ne savons pas, pour confronter nos désirs et nos besoins au-delà de l'habitude et d'habiletés acquises, au-delà de ce qui "va de soi", pour nous situer toujours au bord même de nous-mêmes, à

---

<sup>18</sup> Martin Heidegger, *Questions III*, *op. cit.*, p. 164.

<sup>19</sup> Kenneth White, *Une Stratégie paradoxale*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1998, p. 172.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 198.

ALEXANDRE GILLET

l'extrême limite du toucher et du penser, là où  
jaillissent l'impulsion et la nouveauté<sup>22</sup>.

Cette volonté farouche d'aller de l'avant, de se maintenir exposé au non connu, est précisément la « marque » du travail géopoétique; qui est aussi une autre manière d'être au monde. Autrement dit, « la recherche (de lieu en lieu, de chemin en chemin) d'une poétique située, ou plutôt se déplaçant, *en dehors* des systèmes établis de représentation<sup>23</sup> ».

4

Nous le remarquons, la géopoétique s'énonce comme une critique radicale de la société et de la modernité. Un retour (en forme d'ouverture) à une topologie première où l'être arriverait à s'exprimer pleinement, à ressentir et à faire l'expérience d'une relation renouvelée au monde. Une telle prise de conscience est accompagnée d'une évidence : « le vrai travail se fait dans ces lieux isolés périphériques, et non là où l'on discute, où l'on s'agite<sup>24</sup> ». Il s'agit donc de partir. Pourtant ce départ ne doit pas être entendu comme une fuite, mais plutôt comme une dérive ou plus précisément une suite de dérives. « Oui, dérives, ça veut dire dé-river, quitter une rive, quitter les habitudes, les réflexes conditionnés afin de s'exposer à un espace qui se révèle, qui se dévoile au fur et à mesure<sup>25</sup> ». Comment une telle dérive peut-elle être initiée ou même rendue possible? Sous quel appel quitte-t-on le monde connu? Qu'est-ce qui permet et dans le même temps engage à renouveler le mouvement, sans cesse? La lecture, entre autres, de l'œuvre des poètes-penseurs, à l'instar, pour Kenneth White, d'un Thoreau, Rimbaud, Segalen, Tchouang-tseu ou encore d'un Bashô. La rencontre avec ces derniers

---

<sup>22</sup> Robert Duncan in Kenneth White, « Poétique de l'ouverture », *Po&sie*, n° 2, 1977, p. 48.

<sup>23</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'albatros*, Paris, Grasset, 1994, p. 11. [je souligne]

<sup>24</sup> Kenneth White, *Le Lieu et la parole*, Cléguer, Éditions du Scorff, 1997, p. 13.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 36.

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

résonne effectivement à la manière d'un appel (rappel). Tout nomade intellectuel que l'on est, le travail d'écoute continue, les correspondances rendues dès lors plus claires et éclairantes entre notre expérience et l'expérience d'un autre. C'est pour ceci que j'aime à imaginer, prenant place dans l'œuvre du poète-penseur, la figure du cairn. Moins comme archétype que comme une image précise – ce cairn-là et pas un autre, composé de cailloux anguleux, de quelques belles dalles; calcaire blanc – faisant repère (et non pas repaire), toujours en devenir, s'élevant et s'abaissant au fil des rencontres. Dans le texte « Espace et poésie », Henri Maldiney explore à mon avis une telle idée quand, évoquant le lieu remarquable d'un dialogue entre le passant et le passeur, il nous décrit la statue comme un « *Amer de l'espace*, [surgissant] de l'étendue terrestre, du sol sous nos pas, dans un appel au ciel, ouvert<sup>26</sup> ». La dérive géopoétique, parce qu'elle nous expose à un espace radicalement nouveau, requiert aussi que nous reconnaissons et sachions faire usage des amers situés tout au long de notre périple.

5

J'aime le processus tout entier : depuis l'espace premier jusqu'au non-lieu, depuis la topologie bien comprise, bien pénétrée, jusqu'à l'atopie. L'atopique est le potentiel du topique<sup>27</sup>.

Kenneth White, *Le Poète cosmographe*

Bien qu'à l'écart de la topologie commune, l'atopie n'est, je le rappelle, point déconsidérée par le géopoéticien. « La négation (dans non-lieu, par exemple) », nous dit-il, « n'est pas pour moi une absence, une privation, c'est une intensification. C'est comme le blanc. L'atopie est la sur-intensification d'une

---

<sup>26</sup> Henri Maldiney, « Espace et poésie », Michel Collot [éd.], *Espace et poésie*, Paris, Presses de l'école normale supérieure, 1987, p. 89-90. [je souligne]

<sup>27</sup> Kenneth White, *Le Poète cosmographe*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1987, p. 72.

ALEXANDRE GILLET

topologie bien solide<sup>28</sup> ». Telle atopie se distingue de l'utopie, du pays imaginaire ou de l'idéal politique. De la même manière, l'atopie n'est pas chimère, ni illusion, ni même mirage, ou rêve, ou encore rêverie. Elle se situe simplement au-dehors, à l'écart, en ces lieux isolés où, nous l'avons vu, le vrai travail est possible. Nous percevons bien ce mouvement, c'est-à-dire du centre vers la périphérie, ou autrement dit de la ville à l'espace le plus désert, dans plusieurs livres-itinéraires de Kenneth White. Dans *La Route bleue* où, quittant Montréal, le voyage se déploie en direction du Grand Nord. Dans *Les Cygnes sauvages* où, cette fois, c'est la mégalopole de Tokyo qui est laissée derrière lorsque le chemin pointe, sous l'égide du moine errant Matsuo Bashô, vers le Nord profond. C'est aussi dans *Le Visage du vent d'Est* les chemins fuyant Bangkok, Taipei et Hong-Kong et pointant eux aussi vers le dehors, vers les montagnes où il s'agit toujours de *vivre un lieu* et d'« entrer en contact avec lui, tous ses sens ouverts<sup>29</sup> ». Si une direction revient donc fréquemment, c'est le Nord géographique mais aussi le Nord métaphorique. Pensons au titre de son opuscule *Approches du monde blanc* publié en 1976. Pensons encore au texte paru deux ans plus tard « Introduction à l'atopie ou le grand jeu blanc ».

Il est également possible de situer l'espace atopique dans certaines œuvres. Comme dans les romans de Thomas Hardy où celui-ci « est représenté par le paysage archaïque, païen, sans "culture", en particulier la lande d'Egdon [...]»<sup>30</sup>. Dans le Thibet « château du monde » que Victor Segalen s'essaye à atteindre avec toute l'énergie du possible, s'interrogeant aussi :

*Où est le lieu, où est le lieu de certitude – ou d'angoisse – du réel? Cette interrogation sur le lieu, cette recherche du lieu de concordance, se poursuit [nous dit Kenneth White] dans le poème Thibet : Où est le sol, où est le site, où est le lieu, le milieu – où est le pays promis à l'homme? ... où*

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 71-72

<sup>29</sup> Kenneth White, *Une Stratégie paradoxale*, *op. cit.*, p. 147.

<sup>30</sup> Kenneth White, *Une Apocalypse tranquille*, *op. cit.*, p. 123.

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

*est l'innommé? où est le fond?... le lieu de gloire  
et de savoir, le lieu d'aimer et de connaître<sup>31</sup>?*

Pensons enfin à l'étang de Walden sur les rives duquel Henry David Thoreau suit un sentier après l'autre, dessinant des erres à la manière de l'animal.

Nous devons remarquer que pareille recherche n'a rien à voir, selon le géopoéticien, avec un quelconque imaginaire ou la quête d'un paradis perdu. La géopoétique, et par là l'atopie, est ici, plus clairement encore, plus substantiellement vue comme « une pensée dense de la terre, une expérience des lieux<sup>32</sup> ». Autrement dit, l'espace premier, cet en-dehors des villes et de l'histoire, quand il est approché conséquemment et directement.

### 6

[...] je suis mes chemins dans  
l'atopie<sup>33</sup>.

Kenneth White, *Le Champ du grand travail*

L'orientation donnée au travail géopoétique a bien permis d'atteindre une atopie paradoxalement située. Ce faisant, certains ont pu croire que le géopoéticien retombait dans une utopie. C'est pourquoi, nous avertit Kenneth White,

ayant constaté que beaucoup d'esprits aimaient voir dans ce "monde blanc" un mythe, voire une utopie, c'est-à-dire l'enfermaient dans des contextes qui pour moi étaient dépassés (quelle que puisse être notre nostalgie), j'ai réduit le "monde blanc", fiction poétique et pratique, non, certes, en miettes, ni même en méthodes, mais en chemins, en pistes, en sentiers. Ce qui répond à l'exploration d'un territoire nouveau qui, vu

<sup>31</sup> Kenneth White, *Aux limites*, Paris, La Tilv, 1993, p. 32.

<sup>32</sup> Kenneth White, *Une Stratégie paradoxale, op. cit.*, p. 146.

<sup>33</sup> Kenneth White, *Le Champ du grand travail*, Bruxelles, Didier Devillez Éditeur, p. 15.

ALEXANDRE GILLET

de loin, est blanc sur les cartes mais, qui, vu de près, une fois que l'on se trouve à l'intérieur, se manifeste comme une prolifération de croissances et de traces<sup>34</sup>.

7

Lorsque l'esprit ne trouve plus aucun lieu où se fixer, là est la mahâmudrâ.  
MAHÂMUDRÂPÂDESHA<sup>35</sup>

Kenneth White, *Mahâmudrâ*

À force de parcourir et de traverser un territoire, toujours plus profondément et de manière toujours plus consciente, il se peut que nous le déqualifions de ses propriétés les plus évidentes (bornes, frontières, ...) jusqu'à ce qu'il devienne anarchique (*anarchic territory*). Relevant de l'anarchie ou de l'apparent désordre, il demeure néanmoins pour le géopoéticien un territoire singularisé par l'atopie. Dans l'article intitulé « Poetry, Anarchy, Geography<sup>36</sup> », Kenneth White, tout en distinguant à nouveau l'atopie de l'utopie, revient explicitement sur ce monde désormais ouvert. Une autre manière de nommer, cette fois moins métaphoriquement, le monde blanc précédemment approché.

À ce point de la démarche, nous devons nous demander si dans un monde ouvert, où pareille ronde des lieux et des espaces prend place, la pratique de l'atopie ne tend pas à se refermer sur elle-même. En d'autres mots, si l'atopie, en ses trois acceptations (lieu à l'écart, cheminement erratique, monde ouvert – ou point, ligne, surface) jusqu'ici évoquées, nécessiterait inévitablement l'errance comme mode d'existence? Cette interrogation fait sens, précisément parce

---

<sup>34</sup> Kenneth White, « Le champ du grand travail », *Poésie* 89, n° 30, 1989, p. 88.

<sup>35</sup> Kenneth White, *Mahâmudrâ*, Paris, Mercure de France, 1979, p. 105.

<sup>36</sup> « [...] *I think it is possible to go further, leaving behind all that is utopian in Fourier (not to speak of all the over-systematisation), in order to enter a more anarchic territory that, in contradistinction to utopia, I call atopia (or, less abstractly, "open world" or more metaphorically, "white world").* » (Kenneth White, « Poetry, Anarchy, Geography », *Open World*, 1993, p. 9.)

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

qu'elle est contenue dans l'atopie elle-même. C'est pour cela que nous devons méditer sur un moyen de relier différemment les trois moments d'une atopie, qui est aussi une autre manière de penser et de vivre.

Une piste apparaît dans l'essai sur le poète américain Robinson Jeffers. Alors qu'il revient sur l'idée de déclin de l'Occident formulée par Oswald Spengler et plus précisément sur la structure cyclique de l'histoire qui le sous-tend, Kenneth White évoque des poètes-penseurs qui iraient encore plus loin, faisant leurs premiers pas dans un territoire plus archaïque encore que l'espace ouvert : *l'espace vide*. Dans ce dernier, vu comme une « sorte de nirvāna », ces penseurs, « hors du temps, hors de l'espace, seraient anachronistes et atopiens<sup>37</sup> ».

L'espace vide, nous le remarquons, rassemble tant l'anachronie que l'atopie en une manière de nirvāna. Mais le mouvement ne s'arrête pas là. Car nombreux sont les écrits où le géopoéticien envisage un dépassement de la notion de nirvāna. Je rappelle que dans le bouddhisme orthodoxe ou bouddhisme du petit-véhicule (Hinayana), le nirvāna est opposé au samsara. Le nirvāna atteint, l'extinction du karma est réalisée et le cycle des renaissances arrêté. Ce faisant, nous quittons le monde des sensations (samsara) et atteignons la sérénité. Dans cet esprit, dépasser la notion de nirvāna c'est aussi dépasser l'antinomie foncière entre nirvāna et samsara. Nous trouvons une telle philosophie dans le bouddhisme du grand véhicule ou Mahayana et, plus précisément, chez les adeptes de l'école de la mahāmudrā. Dans ses périples mentaux sur les hautes terres du Tibet, Kenneth White converse fréquemment avec deux de ses représentants les plus remarquables, les saints errants Milarépa et Brug-pa Kunlegs.

Cette idée est largement explicitée dans le texte « Voyages indiens » :

Pourtant voyage mental et voyage physique ne

---

<sup>37</sup> « *Out of time, out of space, they would be anachronistic and atopian* » [je traduis]. (Kenneth White, *The Coast Opposite Humanity. An Essay on the Poetry of Robinson Jeffers*, Dyfeld, Unicorn Bookshop, 1975, p. 27.)

ALEXANDRE GILLET

s'excluent pas nécessairement. Et je ne nierai pas, entre gens de bon entendement, un goût très prononcé pour le déplacement physique et même, n'ayons pas peur du mot, pour l'exotisme. Je suis pour tout ce qui m'entraîne au-dehors, pour tout ce qui me *tente*. Sachant qu'à la fin *samsara* (l'existence) et *nirvāna* (l'absolu) sont la même chose, que c'est l'alliance du *karmamudra* (action) avec le *jnanamudra* (contemplation) qui donne lieu [à la] *mahāmudrā* (le grand geste), et que c'est en allant de lieu en lieu qu'on peut finir par avoir, non seulement dans la tête, mais la moelle des os, la notion du non-lieu, qui permet de jouir, d'une manière dégagee, de *tous* les lieux. On ne peut pas perdre quand on sait qu'il n'y a rien à gagner, on ne peut pas *se* perdre quand on sait qu'il n'y a rien à atteindre<sup>38</sup>.

Une telle recherche extra-vagante, « ne vise rien d'autre qu'une limpidité ». Et Kenneth White de citer Brug-pa Kunlegs : « Ma façon de vivre à moi est d'errer sans but<sup>39</sup>! ».

8

ma métaphysique est une danse au cœur de l'existence<sup>40</sup>

Kenneth White, *Mahāmudrā*

Dans *Approches du monde blanc*<sup>41</sup>, premier programme<sup>42</sup> de l'atopie pratiquée, la question de l'expérience sensible est centrale. Elle apparaît dorénavant comme le prisme à toute

<sup>38</sup> Kenneth White, *Une Apocalypse tranquille*, *op. cit.*, p. 189-190.

<sup>39</sup> Kenneth White, « Les Anarchistes de l'aurore », *Question de*, n° 67, 1986, p. 12.

<sup>40</sup> Kenneth White, *Mahāmudrā*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>41</sup> Kenneth White, *Approches du monde blanc*, Paris, Le Nouveau Commerce, 1976.

<sup>42</sup> «[...] les programmes ne sont pas des manifestes, encore moins des fantasmes, mais *des moyens de repérage pour conduire une expérimentation qui déborde nos capacités de prévoir [...]*. » (Gilles Deleuze & Claire Parinet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1976, p. 60.)

## LES CHAMPS DE L'ATOPIE

expérience atopique, laquelle est avant tout découverte de soi (un soi relié) et du monde.

Car avant d'être une idée (riche de prolongements possibles), et un mythe (contenant virtuellement un programme de vie), c'est bien une expérience, centrée sur le corps – une expérience psychophysiological – qui peut atteindre le plus haut degré d'intensité. Pour l'auteur de cet essai, c'est là l'expérience poétique essentielle, sans laquelle il n'y a pas de poésie véritable<sup>43</sup>.

Ainsi, ce n'est pas, comme on aurait pu le croire, seulement le périple ou le déplacement de lieu en lieu dans l'espace anarchique, archaïque ou même l'idée que l'on s'en fait qui permettrait la jouissance précitée de tous les lieux. Ladite découverte passant en effet, dans un premier temps, par la découverte de son corps, corps en mouvement.

9

Ta danse a lieu par-delà  
– dans un « non-lieu », pour  
ainsi dire. Ton centre est cette  
« chambre vide<sup>44</sup> ».

Kenneth White, *Les Limbes  
incandescentes*

N'a-t-on, au fil de ces dérives, définitivement quitté les rives de « notre » monde? Je n'en suis pas si sûr. Et pourtant nous aurions pu le croire lorsque les notions exotiques de nirvāna, samsara et mahāmudrā ont été évoquées. Le mouvement est paradoxal, une fois de plus. « Avec ce yoga du non-yoga, cette méthode de la non-méthode, on va quitter en effet les royaumes transcendants [...] pour nous retrouver dans le monde de tous les jours, sans méditations sur les symboles, sans concentration graduelle, sans discipline<sup>45</sup> ».

---

<sup>43</sup> Kenneth White, *op. cit.*, p. 16.

<sup>44</sup> Kenneth White, *Les Limbes incandescentes*, Paris, Denoël, 1976, p. 113.

<sup>45</sup> Kenneth White, « Les Anarchistes de l'aurore », *op. cit.*, p. 13.

ALEXANDRE GILLET

Faire quotidiennement l'expérience de l'atopie est possible, sans que nous ayons pour cela besoin forcément de faire des voyages extravagants. Il suffit de « travailler et vivre à *tous* les niveaux, essayer *toutes* les localisations<sup>46</sup> ». En d'autres termes, s'approcher d'une manière de re-connaissance (*re-cognitio*), d'une connaissance qui soit constamment en éveil, inspirant et éveillant en nous le désir d'une topologie profonde. Dès lors capable en des intuitions fulgurantes de s'espacer, d'aller voir ailleurs, de se retourner...

10

À suivre Kenneth White sur le « chemin du vide<sup>47</sup> » nous avons petit à petit, pas après pas, approché l'idée d'une vacance, laquelle nous engage à nous retourner en fin de compte sur l'attention portée à un mot en particulier. Un mot que nous aurions pu tout aussi bien oublier pour nous en « aller voir ailleurs », car l'atopie est moins un vocable qu'une manière de vivre, une manière de nomadiser par le corps et l'esprit. Prenons cette errance-déambulation comme un avertissement et comme une motivation supplémentaire à laisser ouverts, le plus ouvert possible, nos champs d'investigation, les champs de l'atopie. Ainsi peut-être atteindrons-nous au bon lieu (ou eutopie<sup>48</sup>) que nous savons dorénavant être situé *partout et nulle part*.

Je traverse bien des lieux de l'esprit, péniblement quelquefois, pour n'aller nulle part. Nulle part, c'est difficile, mais j'y arriverai un jour. Nulle part, c'est partout, c'est parmoi<sup>49</sup>.

Kenneth White, *Dérives*

---

<sup>46</sup> Kenneth White, *Les Limbes incandescents*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>47</sup> Ou « *sunyavada* » (Kenneth White, « Introduction à l'atopie », p. 89.)

<sup>48</sup> « Ce n'est pas l'utopie qui [intéresse Patrick Geddes] c'est l'eutopie (le bon lieu). » (Kenneth White, *Une Stratégie paradoxale*, p. 194.)

<sup>49</sup> Kenneth White, *Dérives*, Paris, Maurice Nadeau, 1978, p. 91.